



Amour et Sacrifice

La loi suprême de l'univers c'est la loi de l'amour. Avant le péché, cet amour parfait apportait la joie et la paix, mais depuis que l'homme est tombé, l'amour s'est souvent accompagné de souffrances et de sacrifice. Dieu a aimé ce monde, et cet amour l'a poussé à faire le plus grand sacrifice qui ait jamais été consenti pendant toute l'éternité. Il donna son Fils unique. Le Christ aima, Lui aussi, et se donna Lui-même. Tout grand mouvement évangélique est né d'un esprit de conviction profonde et s'est continué par de grands efforts et par le sacrifice.

Le mouvement adventiste n'échappe pas à cette loi d'amour et de sacrifice. Les premiers pionniers de ce mouvement étaient pauvres. L'œuvre commença humblement et au milieu de grandes difficultés. L'esprit de renoncement est nécessaire aujourd'hui comme il l'était aux premiers jours du Message adventiste. L'esprit de sacrifice est l'esprit même du Christ. La cause de Dieu ne prospérera que dans la mesure où nous serons disposés à nous oublier nous-mêmes pour lui venir en aide.

De tous côtés nous voyons d'excellentes occasions de faire avancer la proclamation du message. Des appels nous parviennent de nombreux pays. Nous sommes revenus récemment de l'Afrique occidentale et nous avons vu combien ces pays ont besoin de missionnaires. Nous désirons ardemment envoyer un plus grand nombre d'hommes dans ces régions enténébrées de la terre, mais le manque de moyens nous empêche de le faire. Frère Read a rendu visite à nos chers missionnaires au Congo belge : les frères Delhove, Monnier et Matter. Ceux-ci font un grand travail, mais ils demandent qu'on envoie un plus grand nombre de missionnaires.

Il y a trois ans, dans une assemblée de la Confé-

rence générale où la présence du Seigneur était particulièrement recherchée, un désir s'éleva parmi nous de voir ce message progresser plus rapidement et un appel fut adressé à tous nos frères et sœurs pour qu'ils se sacrifient davantage à cette Cause. Les ouvriers de nos conférences furent invités à donner l'exemple. Une semaine de renoncement fut choisie pour nos frères de toutes les parties du monde. Le plan était d'abord que tous les ouvriers de nos conférences et de nos institutions donneraient à l'œuvre une semaine de leur salaire. Puis tous nos frères et sœurs furent sollicités à donner tout ou partie de leurs gains d'une semaine aux champs nécessaires. Spirituellement, cette semaine de sacrifice a été une grande bénédiction pour notre peuple. Un grand nombre de nos frères nous ont dit la joie qu'ils avaient éprouvée en faisant ce sacrifice pour le Seigneur. De plus, ce moyen a apporté des fonds considérables dans la caisse des missions.

En Europe, voici trois ans que nous pratiquons cette semaine de renoncement. Nous sommes très reconnaissants envers nos frères et sœurs de ce qu'ils sont disposés à nous aider. En 1924 nous avons ainsi recueilli, en Europe seulement, un peu plus de 200.000 francs or.

Cette année, la semaine de renoncement a été fixée du 5 au 11 juillet. Nous espérons que tous nos ouvriers de l'Union Latine, de même que dans tous les autres champs donneront une semaine de leur salaire à la cause de Dieu. Nous demandons aussi qu'un grand nombre de nos frères, et même tous s'il est possible, prennent part à ce sacrifice. Dieu nous bénira si nous nous oublions nous-mêmes pour Lui. L'éternité est devant nous. Les occa-

La Semaine du 5 au 11 juillet est une
SEMAINE DE RENONCEMENT

Ne l'oublions pas !

sions de venir en aide à la cause de Dieu ne se présenteront bientôt plus. Le Seigneur fait de grandes choses pour nous en Europe. Pendant l'année 1924, le nombre de nos membres a augmenté de 6.116. Un bon nombre de ceux-là ont été gagnés dans l'Union Latine. Plus loin, dans les missions, nos missionnaires remportent aussi des succès. En Egypte, vingt nouveaux membres ont été gagnés. A Beyrouth, en Syrie, neuf personnes ont été baptisées. En Abyssinie, nous avons eu notre premier baptême. Et le Seigneur continue à bénir abondamment son œuvre. Nous demandons à Dieu de nous donner 10.000 membres de plus en 1925. Nous espérons aussi que nous pourrions envoyer un plus grand nombre de missionnaires. Si nous voulons le faire, il faut que nous ayons plus d'argent, et nous demandons à nos frères de l'Union Latine de faire des sacrifices et de nous venir en aide pendant cette semaine de renoncement. Nous lisons dans l'Esprit de prophétie :

« Mes frères et mes sœurs, vous devez désirer être convertis afin de pratiquer le renoncement pour

le Christ. Habillez-vous simplement, mais convenablement. Dépensez aussi peu que possible pour vous-mêmes. Ayez chez vous une boîte dans laquelle vous mettez l'argent que vous économisez par de petits actes de renoncement. Obtenez chaque jour une compréhension plus claire de la Parole de Dieu, et profitez de toutes les occasions qui se présentent de communiquer à d'autres la connaissance que vous avez obtenue. Ne vous fatiguez pas dans vos bonnes œuvres, car Dieu vous communique constamment la grande bénédiction du don qu'Il a fait au monde. »

Nous sommes très reconnaissants pour la libéralité dont nos frères de l'Union Latine ont fait preuve. Nous sommes persuadés qu'ils s'uniront à tous les adventistes du monde entier à l'occasion de cette semaine de renoncement, car le Seigneur bénit son œuvre. Demandons à Dieu de remettre dans nos cœurs le même esprit de sacrifice qu'avaient les pionniers de ce message, et qui seul peut conduire ce mouvement adventiste à un triomphe glorieux.

L.H. CHRISTIAN.

Réunions de Comités

L'Union latine comprend cinq conférences locales, quatre champs missionnaires, quatre-vingt quatre Eglises et quatre institutions. Chacune de ces conférences, missions, Eglises et institutions possède un comité local. Ces comités se réunissent plus ou moins souvent pendant l'année pour la gestion des affaires. A part ces réunions d'affaires, chaque conférence et chaque église a une assemblée d'affaires annuelle. Cela représente un grand nombre de réunions de comités dans notre seule Union. Il est important que ces comités soient bien dirigés.

Par l'intermédiaire de sa servante, Dieu nous a donné des conseils de haute valeur sur la manière dont nous devons diriger de telles assemblées. Dans *Gospel Workers*, sous le titre : REUNIONS D'AFFAIRES, nous lisons :

« Dans toutes nos réunions d'affaires, aussi bien que dans les réunions sociales et religieuses, il faut que nous recherchions la présence de Dieu comme guide et conseiller. Il n'y aura point de tendance à la légèreté là où la présence du Seigneur est reconnue. Le moi ne se fera pas remarquer. On comprendra mieux l'importance du travail qui doit être accompli ; on désirera davantage que les plans qui sont faits soient dirigés par Celui qui est puissant en conseil.

« Si nos yeux étaient ouverts nous apercevriions les anges du ciel dans nos assemblées. Si nous pouvions comprendre cela, nous n'aurions plus aucun désir de tenir à des opinions sur des sujets sans importance qui ont si souvent prolongé les assemblées et entravé les progrès du travail. Si on priait davantage, si on considérait les questions importantes avec plus de solennité, le ton des réunions d'affaires serait changé : il serait élevé. Chacun aurait le sentiment de s'être réuni afin de faire des plans pour l'avancement de l'œuvre, et que le but de cette œuvre n'est que de sauver des âmes.

« Tout ce que nous faisons et tout ce que nous disons est noté dans les livres du ciel. Ne nous rendons pas coupables d'abaisser l'œuvre de Dieu au niveau des affaires du monde. Notre idéal doit être placé haut et nos esprits élevés.

« Il y en a toujours quelques-uns qui pensent que lorsque leurs frères veulent aller de l'avant il est de leur devoir de les retenir. Ils ont une objection à toute proposition et combattent tous les plans dont ils ne sont pas eux-mêmes les auteurs. Ces gens trouvent là une occasion de développer une présomption contraire à l'ordre. Ils n'ont pas appris à l'école de Christ, cette importante leçon : la douceur et l'humilité. Rien n'est plus difficile à ceux qui ont une forte volonté que d'abandonner leur point de vue pour se soumettre au jugement des autres. Ils ne deviennent pas facilement dociles et doux.

« Dans nos réunions d'affaires, veillons à ce que le temps précieux ne soit pas employé à étudier des questions sans importance. Les critiques mesquines ne devraient pas être tolérées, elles jettent la confusion et l'embarras dans les esprits et enveloppent de mystère les choses les plus simples. Si nos frères cultivent entre eux l'amour qui pousse à juger les autres meilleurs que soi-même, ils n'auront aucune peine à abandonner leurs désirs pour se ranger à l'opinion des autres. C'est notre devoir d'étudier, chaque jour et chaque heure comment nous pouvons accomplir le désir de Christ : que ses disciples soient un comme Il est un avec son Père. Nous apprendrons de précieuses leçons si la prière de Jésus est constamment présente à notre esprit et si nous faisons notre part dans l'accomplissement de son désir.

« Dans nos rapports avec les affaires qui concernent l'œuvre de Dieu et avec les choses sacrées, nous ne veillerons jamais trop à nous éloigner de l'esprit irrévérencieux. Jamais nous ne devrions employer la Parole de Dieu à tort, pour faire triompher un point de vue qui nous est cher. Quoi qu'il nous en coûte, nous devons conserver l'honneur, l'intégrité et la vérité. Nous devrions subordonner chacune de nos paroles et de nos actions à la volonté de Christ.

« Il n'y a point de place pour la légèreté dans les assemblées où l'on étudie l'œuvre et la Parole de Dieu. Nous demandons à Christ, dans une prière qu'Il préside l'assemblée et qu'Il répande sur

elle sa sagesse, sa grâce et sa justice. Convient-il de suivre une direction qui affligera son Esprit et qui contrariera son œuvre ?

« Souvenons-nous que Jésus est au milieu de nous. Alors, une influence édifiante de l'Esprit de Dieu se répandra sur l'assemblée. Alors se manifestera la sagesse qui vient « d'en-haut » qui est « premièrement pure, ensuite pacifique, ... pleine de miséricorde et de bons fruits », qui ne se trompe pas. Dans tous les plans et dans les décisions on sentira cette charité qui « ne cherche point son intérêt », qui « ne s'irrite point », qui « ne soupçonne point le mal », qui « ne se réjouit pas de l'injustice, » mais qui « se réjouit de la vérité » ; qui « excuse tout », qui « croit tout », qui « espère tout », qui « supporte tout. » — *Gospel Workers*, pp. 446-448.

« Que ceux qui prennent part aux conciles et aux comités gravent ces paroles dans leur cœur : « Je travaille pour le temps et l'éternité, et je dois rendre compte à Dieu des motifs qui me poussent à agir. » Que ce soit leur devise. Que la prière du Psalmiste soit aussi la leur : « Éternel, mets une garde à ma bouche, veille sur la porte « de mes lèvres ! N'entraîne pas mon cœur à des choses mauvaises. » — *Testimonies for the Church*, vol VII, pp. 258, 259.

Si dans l'avenir nos assemblées d'affaires sont dirigées en harmonie avec ces conseils, elles apporteront la joie dans nos cœurs, et des bénédictions et la prospérité dans l'œuvre de Dieu.

A.-V. OLSON.

L'Usage des Dîmes et des Offrandes

II

L'ECONOMIE DANS L'ŒUVRE MISSIONNAIRE

Les ouvriers de Dieu doivent travailler avec intelligence, sobriété et humilité. Il y en a qui entreprennent trop et qui, pour cette raison, terminent peu de chose. Nos efforts doivent être plus concentrés. Il faut que chaque coup porte. L'esprit doit discerner activement les meilleurs moyens et les méthodes les plus appropriées pour atteindre les personnes proches de nous. Dans un effort pour faire une œuvre à une certaine distance, nous laissons souvent perdre des occasions qui passent à notre portée. C'est ainsi qu'en deux endroits on perd du temps et de l'argent.

Nos ouvriers missionnaires doivent apprendre à économiser. Le plus vaste réservoir, même s'il est alimenté par des sources abondantes, ne fournira pas l'eau qu'on lui demande s'il présente des fuites. Il ne faut pas laisser à un homme seul le soin de décider si de grands efforts sont justifiés dans un certain champ. Si les ouvriers d'un champ arrangent leur travail de façon à faire de grandes dépenses, ils empêchent ainsi que d'autres champs importants — des champs qui auraient peut-être donné de meilleurs résultats — soient travaillés.

Nos plus jeunes ouvriers doivent se contenter de se frayer un chemin parmi le peuple lentement et sûrement, dirigés par les conseils de ceux qui ont plus d'expérience. Beaucoup ont des idées trop orgueilleuses ; une méthode de travail plus humble aboutirait à de meilleurs résultats. Il est encourageant de voir les jeunes entrer dans le travail missionnaire, mettre toute leur ardeur et tout leur zèle dans l'œuvre ; mais il ne faut pas les laisser se diriger eux-mêmes et obliger la cause de Dieu à être surchargée de dettes. Tous doivent s'efforcer, par une direction sage et par un travail zélé, de réunir suffisamment d'argent pour payer leurs propres dépenses. Ils doivent travailler de façon à ce que la cause subvienne elle-même à ses besoins et ils doivent enseigner aux gens à compter sur eux-mêmes.

Nos prédicateurs ne devraient pas se sentir libres de payer de grandes sommes pour des salles de réunions lorsqu'ils ne sentent pas le désir de suivre l'intérêt ainsi créé par un travail personnel. Les résultats sont trop incertains pour justifier des dépenses faites si rapidement. Si les églises et les

salles sont ouvertes à n'importe lequel des ouvriers et s'il se manifeste un désir de les écouter, ils doivent profiter de l'occasion et faire de leur mieux ; mais ce n'est pas sage qu'un seul s'élançe comme s'il avait quelque grand talent, comme s'il était un Moody ou un Sankey, et qu'il dépense sans compter.

Lorsqu'on envoie des missionnaires dans les pays étrangers, il faut choisir ceux qui savent économiser, ceux qui n'ont pas une grande famille et qui, comprenant la brièveté du temps et l'œuvre considérable qui doit être accomplie, se maintiendront aussi libres que possible à l'égard de tout ce qui pourrait distraire leur esprit de cette grande œuvre. L'épouse, si elle est dévouée, et si on lui permet de le faire, peut en se tenant aux côtés de son mari accomplir autant que lui. Nous avons besoin de missionnaires qui soient missionnaires dans le sens le plus profond du mot, qui mettent de côté toute considération égoïste, qui placent la cause de Dieu au premier plan, et qui, travaillant uniquement pour sa gloire, se tiendront prêts à aller où Il voudra et à travailler de n'importe quelle manière à faire connaître la vérité. On a besoin dans l'œuvre et dans le champ missionnaire d'hommes qui ont des épouses aimant et craignant Dieu et qui peuvent aider à leur mari dans cette œuvre. Nos ouvriers doivent apprendre à pratiquer l'économie, non seulement dans leurs efforts pour faire progresser la cause de la vérité, mais aussi dans leurs dépenses personnelles. Ils doivent placer leur famille là où il faudra le moins de dépenses pour l'entretenir. Dans notre œuvre, on ne reçoit pas de dons ou de legs comme dans d'autres dénominations, et ceux qui n'ont pas appris à vivre selon leurs moyens devront apprendre à le faire ou bien devront travailler à autre chose. Des habitudes d'indulgence envers soi-même ou un manque de tact ou d'habileté de la part de l'épouse ou de la mère peuvent épuiser constamment le portemonnaie. Et cependant cette mère ne lui a jamais été fait de son mieux parce qu'il ne lui a jamais été montré comment on peut restreindre ses besoins ou ceux des enfants, et qu'elle n'a jamais appris à avoir du tact et à être habile dans les questions relatives au ménage. C'est pourquoi il faut quelquefois à une certaine famille deux fois plus d'argent qu'il n'en faudrait à une autre composée du même nombre de personnes, pour faire face à ses besoins.

Chacun devrait apprendre à faire ses comptes. Quelques-uns les négligent comme étant une chose

peu importante, mais ils ont tort. Toutes les dépenses doivent être minutieusement notées. C'est quelque chose que beaucoup de nos ouvriers auront à apprendre.

Le Seigneur n'est jamais satisfait du manque d'ordre et de précision qui se manifeste actuellement parmi ceux qui sont en relations avec son œuvre. Même dans les réunions d'affaires de la conférence, beaucoup de temps pourrait être épargné et beaucoup d'erreurs évitées grâce à un peu plus de réflexion et de ponctualité. Tout ce qui a rapport à l'œuvre de Dieu doit être aussi parfait que des mains et des cerveaux humains peuvent le faire.

Comme ouvriers avec Dieu, vous devez vous rapprocher les uns des autres. Des leçons d'amour, de confiance et de respect mutuels doivent être données à la fois du haut de la chaire et hors de la chaire. Vous devez vivre ce que vous enseignez. Souvenez-vous que les nouveaux convertis vous considèrent comme un exemple.

Quelques-uns de ceux pour lesquels vous travaillez souhaiteront que l'œuvre se fasse à leur façon, pensant que leur idée est la meilleure. Mais si vous avez l'esprit et la douceur du Christ, si vous montrez du respect et de l'amour les uns pour les autres, Dieu vous rendra capables d'accomplir parfaitement son œuvre et de la manière qu'il lui plaît. Travaillez pour vos propres âmes jusqu'à ce que votre moi soit soumis, jusqu'à ce que le Christ reconnaisse son image en vous. Ce sera la leçon la plus impressionnante que vous puissiez donner à ceux que vous éduquez.

Tout particulièrement dans les champs étrangers, l'œuvre ne peut s'accomplir que par l'exécution de plans soigneusement élaborés. Tout en vous efforçant de travailler en harmonie avec les instructions de ceux qui sont à la tête de l'œuvre, bien des circonstances imprévues se présenteront pour lesquelles aucun plan n'aura été arrêté. Il faut alors que ceux qui se trouvent sur le champ de bataille s'aventurent et courent quelques risques. Il se produira des crises dans lesquelles une action rapide sera nécessaire.

Lorsque des missions sont ouvertes dans des pays étrangers, il importe tout particulièrement que le commencement soit bon. Les ouvriers doivent avoir bien soin de ne pas restreindre cette œuvre en faisant des plans trop étroits. Quoique l'état de la caisse exige que l'économie soit pratiquée, on est exposé au danger de voir cette économie produire des pertes au lieu de gains. Cela a été le cas dans quelques-unes de nos missions où les ouvriers se sont astreints à ne faire que des plans économiques. Avec une organisation différente, une œuvre bien plus grande aurait été accomplie, et après tout la caisse aurait eu à fournir moins d'argent.

Dans les nouveaux champs, notre développement a été lent parce que les vérités spéciales que nous présentons ne sont pas populaires. L'observation du Sabbat du septième jour est une croix très lourde pour tous ceux qui acceptent la vérité. Beaucoup de ceux qui se rendent compte que notre enseignement est bien celui des Ecritures hésitent à l'accepter parce qu'ils ne tiennent pas à se distinguer des autres gens, ou parce qu'en obéissant à la vérité ils seront privés de leur gagne-pain. A cause de ces choses, il faut beaucoup de sagesse dans l'élaboration des plans concernant la manière de présenter la vérité aux gens.

En certains lieux l'œuvre doit commencer d'une façon très humble et progresser lentement. C'est tout ce que les ouvriers peuvent faire. Mais dans bien des cas un effort plus large et plus décisif pourrait être fait dès le début et avoir de bons résultats. L'œuvre en Angleterre pourrait être beaucoup plus avancée qu'elle ne l'est si nos frères, lorsqu'ils ont entrepris l'œuvre là-bas, n'avaient pas essayé de travailler avec si peu d'argent. S'ils avaient loué de bonnes salles, s'ils avaient fait avancer l'œuvre comme ayant à présenter de grandes vérités nécessairement victorieuses, ils auraient eu un plus grand succès. Dieu voudrait que son œuvre soit entreprise de telle manière que la première impression donnée soit la meilleure possible.

Prenez soin de maintenir le caractère élevé du travail missionnaire. Que tous ceux qui sont en relations avec nos missions, hommes et femmes, se demandent constamment : « Que suis-je ? Que dois-je être et que dois-je faire ? » Que tous se souviennent qu'ils ne peuvent pas donner aux autres ce qu'ils ne possèdent pas eux-mêmes. C'est pourquoi ils ne doivent pas se contenter de leurs manières et de leurs habitudes naturelles sans chercher à provoquer en eux une amélioration. Paul dit : « Je cours vers le but. » Phil. 3 : 14. Il faut une réforme constante, des progrès incessants si nous voulons rendre parfait un caractère harmonieux. — *E.-G. White, Gospel Workers*, pp. 454-462.



Une pierre de touche : nos loisirs

Ce sont nos loisirs qui constituent pour nous la véritable épreuve. La tentation n'a guère de prise sur la jeunesse pendant qu'elle passe sa journée à aligner des chiffres ou à écrire à la machine. Pendant la plus grande partie des vingt-quatre heures que dure un jour, nous n'avons pas le temps de faire le mal ni même d'y penser.

Mais il n'en est plus ainsi de nos moments de loisir. Nous pouvons les dépenser sans être tenus d'en rendre compte à un supérieur sévère. Nous pouvons faire plus que de les gaspiller : nous pouvons les employer indignement et n'avoir à en rendre compte qu'à notre conscience. Si nous sommes paresseux, frivoles ou dissipés, ce sont nos loisirs qui le manifesteront.

Nos loisirs nous jugent. Ils montrent ce que nous sommes. Ils font plus, ils nous forment et témoignent de ce que nous serons. Un jeune homme peut être un employé modèle de huit heures du matin à huit heures du soir, et s'en aller, après son travail, passer deux ou trois heures indignement, mais soyez assurés que ces deux ou trois heures laisseront leur empreinte sur sa personne. Il travaillera par nécessité. Ce n'est pas volontairement qu'il est industriel et méthodique. Quand il a l'occasion de suivre ses penchants, il choisit des compagnons indésirables, un but inutile, des plaisirs pernicieux.

Ses loisirs, mieux que les heures qu'il passe au travail, révèlent ses aspirations, montrent ce qu'il est.

Voulez-vous savoir ce que vous êtes ? Voyez comment vous employez vos loisirs. Voulez-vous savoir ce que vous deviendrez ? Prenez garde à ce que vous faites quand vous cessez de travailler.

(R. & H.)

Paganisme, Rome ou Evangile ?

par A. Guyot.

6. — CULTES DES IMAGES

Paganisme. — Tertullien : « La religion païenne avec ses images et ses tableaux, était l'inventrice et la mère des images. »

Grégoire de Néocésarée : « Le diable a introduit dans le monde des faiseurs de statues et d'images de toutes sortes de représentations. »

Rome. — « Ces images, dit Grégoire, sont le livre des ignorants, l'homme qui ne peut lire les Ecritures est du moins enseigné par les yeux. »

Les Pères. — Saint Cyprien : « Qu'as-tu à faire à te prosterner devant des images ?... Elève au ciel et les yeux et ton cœur : c'est là que tu dois chercher Dieu. »

Tertullien et Clément d'Alexandrie : « Toute figure et toute statuette se doit nommer une idole et n'est qu'une vile et profane matière. »

L'Evangile. — La loi de Dieu : « Tu ne te feras point d'images taillées, ni de représentation quelconque des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas sur la terre.... Tu ne te prosterner point devant elles et tu ne les serviras point.... » Exo. 20 : 4, 6.

7. — CULTES DES RELIQUES

Paganisme. — Les Athéniens, raconte Plutarque, conservaient embaumés, et servaient par un culte solennel, le corps de leur demi-dieu, Thésée, dont le sépulcre, longtemps ignoré, avait été découvert par un aigle qui s'y était posé.

Rome. — « Nous te saluons, ô Croix, notre unique espérance ! Dans ce triomphe de ta gloire, augmente aux fidèles la grâce et abolis les péchés coupables. » (Brev. Rom.)

Bellarmin : « Elle est le centre et l'accomplissement de son amour, et qui par conséquent doit être adorée tout comme Jésus lui-même. »

Les Pères. — Saint Augustin : « N'imites pas la troupe des ignorants qui sont superstitieux dans leur culte. J'ai vu plusieurs de ces gens-là adorer les tombeaux et les images des martyrs et qui en mangeant en l'honneur des morts devenaient morts eux-mêmes dans leur âme. »

Saint Chrysostôme : « Ne l'arrête pas à la cendre des corps saints, ni aux reliques de leur chair, ni à leurs os qui tous sont consumés par le temps. »

L'Evangile. — Saint Paul : « Vous ne devez pas croire que la divinité soit semblable à de l'or ou de l'argent. » Act. 17 : 29.

Saint Paul : « Ils ont changé la gloire de Dieu incorruptible en des images. » Rom. 1 : 23.

8. — CULTES A MARIE

Paganisme. — *Les Conformités* : « Gélase Ier voulut détourner le peuple de la fête païenne de Proserpine, qui se célébrait par les dames romaines. Il substitua le nom de Marie à celui de la fille de Cérès et avec des cierges et des flambeaux et des torches que les prêtres païens avaient consacrés. »

Rome. — Liguori : « Marie s'appelle la porte du

ciel, parce que personne ne peut entrer au ciel s'il ne passe par Marie qui en est la porte. Le salut de tous dépend de la louange de Marie et de la foi en son intervention. Dieu est subordonné à la volonté de Marie ; la vierge peut autant qu'elle veut, dans le ciel aussi bien que sur la terre, donner, même aux damnés, le pouvoir de remonter jusqu'à l'espérance d'être sauvé. »

Les Pères. — Saint Epiphane : « La vierge n'a point été proposée à notre adoration, puisqu'elle a adoré celui qui selon la chair est né d'elle. Que nulle donc n'adore Marie... Qu'ainsi donc certaines femmelettes ne troublent plus l'Eglise et ne disent plus : Nous honorons la reine du ciel, car en le disant et en leur offrant leurs gâteaux elles accomplissent ce qui a été prédit dans 1 Tim. 4 : 1. »

L'Evangile. — Saint Paul : « Jésus est né d'une femme, né sous la loi. » Gal. 4 : 4.

Saint Jean : « Femme, lui dit Jésus, qu'y a-t-il entre moi et toi ? » Chap. 2 : 4.

Saint Paul : « L'Esprit dit expressément.... quelques-uns abandonnent la foi, pour s'attacher à des esprits séducteurs. » 1 Tim. 4 : 1.

9. — L'EAU BENITE

Paganisme. — C'est l'eau lustrale du culte de Rome païenne.

Apulée et Cicéron : « A l'entrée des temples de leurs différents dieux, se trouvaient, chez les Grecs et les Romains, un vase rempli d'eau avec laquelle les prêtres, moyennant une branche d'olivier, aspergeaient celui qui entra dans le temple, ou bien la personne s'en servait pour sa purification. »

Rome. — Melher : « Les effets salutaires de l'usage pieux sont les suivants : Elle efface les péchés véniels... L'eau bénite sert à chasser les démons, les maladies... sert au soulagement des pauvres âmes du purgatoire en les rafraîchissant par l'usage de jeter de l'eau sur le tombeau des morts. »

Les Pères. — Tertullien : « Il faut dévoiler le néant des vaines observances qui n'ont l'autorité d'aucune instruction, ni du Seigneur, ni des apôtres. »

L'Evangile. — Jésus : « ... Ils m'honorent en vain en enseignant des doctrines qui ne sont que des commandements d'hommes. » Mat. 15 : 8, 9.

10. — L'EUCCHARISTIE

Paganisme. — Alex. Alessandri, Cicéron : « Les païens offraient des sacrifices non sanglants pour effacer les péchés du peuple. Ils offraient un petit pain rond, nommé chez eux « mola » d'où vient « immolare » tout comme « hostia » vient de « hostire », deux verbes qui signifient également immoler des victimes, sacrifier des hosties. »

Rome. — Le concile de Trente : « Maudit soit quiconque prétend que Dieu commande à l'Eglise de communier sous les deux espèces... ! Maudit soit aussi celui qui nie que Jésus-Christ n'est pas tout entier dans le vin ! Maudit soit celui qui dit qu'en cela l'Eglise se trompe. »

Les Pères. — Saint Ambroise : « C'est insulter le Seigneur que de célébrer la Cène autrement qu'il l'a instituée ; et nul ne peut se nommer fidèle, qui la donne d'une autre manière que son auteur ne l'a donnée le premier. »

Gélase-pape : « Il serait préférable de s'abstenir tout à fait de la Cène, plutôt que de ne pas la prendre tout entière, attendu que rompre en deux ce mystère, qui n'est qu'un, c'est un insigne sacrilège. »

L'Évangile. — Saint Paul : « Le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain, et, après avoir rendu grâces, le rompit, et dit : Ceci est mon corps, qui est rompu pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. De même, après avoir soupé, il prit la coupe et dit : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang ; faites ceci en mémoire de moi toutes les fois que vous en boirez. Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. » I Cor. II : 23-26.

II. — LA TRANSUBSTANTIATION

Paganisme. — Du Choul : « Le prêtre commençait par se couvrir d'une robe blanche nommée Alba et d'une tunique de couleur ; sa tête était rasée, sa poitrine couverte d'un pectoral, il portait un voile. »

Plutarque : « Après s'être lavé les mains, le prêtre ainsi vêtu faisait le tour de l'autel en s'inclinant et venait se placer en face du peuple qui assistait au saint sacrifice. Des cierges allumés ornaient l'autel. Les aides du prêtre officiant brûlaient des encens. »

Lactance : « Le prêtre faisait quelques inclinations de tête devant l'autel. »

Rome. — Melher : « Le Saint-sacrement de l'Eucharistie c'est le vrai corps et le vrai sang de notre Seigneur Jésus-Christ, réellement et substantiellement présent sous les espèces du vin et du pain pour être la nourriture de nos âmes. »

Les Pères. — Saint Origène : « Le Seigneur n'a point appelé son corps, ce pain visible qu'il tenait en main, mais bien la Parole divine par la sanction mystérieuse de laquelle ce pain devait être rompu. »

Saint Cyrille d'Alexandrie : « Affirmes-tu que notre sacrement consiste à manger un homme, et pousses-tu irrégulièrement à des pensées grossières l'esprit de ceux qui croient ; et entreprends-tu de manière par des pensées charnelles, ce qui ne se prend que par la seule exquise foi ? »

L'Évangile. — Jésus-Christ : « C'est l'Esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. » Jean 6 : 63.

(A suivre.)



Le recueillement

Bien des personnes croient se recueillir dès que, sorties du tourbillon des affaires ou des bavardages de salon, elles ont fermé sur elles la porte de leur chambre, et, seules en face d'elles-mêmes, pensent, méditent ou réfléchissent.

Ce n'est là pourtant qu'un recueillement par comparaison, très inférieur encore à celui que réclame la prière. En méditant, en pensant, nous sommes, ou pouvons être encore de simples spectateurs. Aussi longtemps qu'il réfléchit, l'esprit humain res-

semble au plus vaste, au plus mobile des kaléidoscopes : le monde entier se reflète et passe dans ses pensées. Il passe et nous distrait... de nous-mêmes et de Dieu.

Le recueillement dont je parle n'est pas cette distraction. Ce n'est pas davantage un repos, une quiétude inerte, molle ou passive. C'est un acte, un acte austère, qui met singulièrement à l'épreuve la virilité de notre vouloir, et qui consiste à revenir sur soi, sur soi seul ; à se prendre, à se saisir soi-même, non par l'imagination et tel que l'on se figure devoir être, mais tel que l'on est, au sens le plus inexorablement réel et concret du mot ; un acte qui écarte la pensée, qui pénètre au delà de la pensée, qui absorbe la pensée, ou dans lequel toute pensée s'absorbe, et par la vertu duquel, nous rassemblant, nous ramassant, nous concentrant sur nous mêmes, nous nous apercevons, nous nous regardons, nous nous connaissons à la clarté d'une infaillible lumière : celle que l'impératif de conscience — pareil au phare éclairant les flots ténébreux d'une mer nocturne — projette sur le fond obscur et mouvant de notre être intérieur.

C'est à ce recueillement qu'il faut viser, c'est celui-là qu'il faut atteindre. Je le définirai en disant qu'il consiste dans la rencontre de la conscience psychologique et de la conscience morale : de la conscience psychologique la plus intime et la plus aiguë qu'il soit possible d'obtenir, révélée — comme sous le réactif se révèlent les plaques photographiques — par l'impitoyable jugement de la conscience morale la plus rigoureuse.

Que ce recueillement ne soit pas d'une obtention facile, je l'accorde ; je dis seulement qu'il est indispensable à la vérité, à la sincérité de notre prière, et donc à sa réalité. Si le monde, comme on l'a dit, est plein de fugitifs d'eux-mêmes, c'est que la grande majorité des hommes redoute l'effort de ce recueillement et jusqu'à son occasion. Ils craignent de ne pouvoir soutenir le poids de son effrayante révélation.

Pourtant il faut l'obtenir. La vérité, la prière, la vie religieuse, la communion de Dieu sont à ce prix. Un long apprentissage, soutenu par une inébranlable résolution sont ici nécessaires. Mille fois abandonnée, nous aurons à reprendre mille fois l'entreprise. Au début nous nous recueillerons imparfaitement, nous nous connaissons mal, nous serons superficiellement sincères. Il importe peu, pourvu que nous persévérions. C'est en forgeant qu'on apprend à forger et c'est en se recueillant qu'on apprend à se recueillir. L'habitude d'un recueillement de jour en jour plus profond nous le rendra de jour en jour plus facile. Les clartés de la conscience morale y brilleront toujours plus lumineuses ; son verdict deviendra toujours plus impérieux, plus complet et plus clair ; nous nous offrirons à son jugement toujours plus dépouillés et plus humbles ; nous y acquiescerons d'un vouloir toujours plus cordial et n'aurons point de cesse qu'il n'ait pénétré jusqu'aux « moelles et aux jointures » de notre être intime.

Peut-être ce travail n'est-il pas destiné à s'achever jamais ici-bas ? Il n'importe encore. Lors même qu'il devrait être... sans bornes, sans limites et sans fin, son résultat pratique n'en serait pas diminué, car nous acculant au réel, nous plaçant face à face avec Dieu, il nous prosternerait dans la prière, il nous en donnera les motifs suffisants et les vivantes raisons. Il la fera ce qu'elle doit devenir : une prière, « en esprit et en vérité ». — Gaston Frommel.

NOUVELLES DE L'ŒUVRE

De bonnes nouvelles du Havre

Le Sabbat 30 mai fut pour l'Eglise du Havre un jour de fête : un de ces jours inoubliables, comme l'exprime si bien le cantique :

Oh ! jour béni, jour de victoire,
Que je ne saurais oublier !

Cette fête se passait à la salle de réunions de Sanvic, où deux baptistères furent placés. Ceux-ci étaient entourés de tentures, de plantes vertes et de fleurs. Seize personnes furent ensevelies dans les eaux baptismales témoignant ainsi de leur alliance avec Celui qui est mort et ressuscité pour elles. L'assistance se composait de 110 personnes. Plusieurs furent très touchées par cette cérémonie si imposante. C'était la première fois que la plupart voyaient des baptêmes par immersion. Les journaux les avaient annoncés.

Ces chers frères et sœurs représentaient treize familles. Tandis que le Dr Nussbaum, l'ancien d'Eglise, les baptisait notre cœur s'élevait à notre Dieu, pour qu'Il sauve les autres membres des différentes familles. Cette prière a déjà reçu des exaucements partiels. Plusieurs étudient diligemment pour arriver au même but, avec l'aide de Dieu. Un frère, père de quatre enfants, en a déjà perdu sa place ; et, pour se consoler, il est parti aujourd'hui avec le président de la société missionnaire à la recherche des âmes. Comme nous avons six cents adresses, cueillette faite aux dernières grandes conférences, toute l'Eglise s'est levée comme un seul homme. Après le culte, quinze groupes ont été formés. Les voilà tous partis, même les adolescents, faisant ainsi concurrence aux lecteurs bibliques de la Conférence.

Tous en route pour la moisson du mois d'août !!!
Le Havre, le 6 juin 1925.

J. DETHIERS

Notes du Sanatorium

D'abord on ne l'appelle plus « Sanatorium », pour éviter la confusion, car, en Europe un « Sanatorium » est un établissement pour tuberculeux ou pour certains cas mentaux, justement les deux espèces de malades que nous ne pouvons pas recevoir. Donc, à l'avenir accoutumons-nous, en parlant de cette institution, à l'appeler « La Lignière ». Pour donner des détails nous pouvons dire que c'est un établissement physiothérapique, c'est-à-dire une maison où l'on traite les malades par des remèdes naturels : eau chaude et froide, électricité, régime, exercice, repos, grand air, etc.

Il nous semble que le temps est proche où l'on fondera un tel établissement en France, sur la côte d'Azur, par exemple. Nous voyons par la foi poindre à l'horizon cette nouvelle institution ; prions pour que Dieu guide les frères qui s'en occuperont, qu'Il ouvre le chemin, et pour qu'Il nous dispose à sacrifier pour cet établissement si nécessaire. Il y a longtemps que ce besoin se fait sentir dans ce pays où à cause du change les malades hésitent à venir chez nous. Il y a 25 ans déjà nous avons parcouru l'Est de la France cherchant un emplacement dans ce but.

Du 15 au 18 mai nous avons eu le bonheur d'avoir au milieu de nous le Dr. Miller de Washington (E.

U.) qui bientôt se mettra en route pour la Chine où il dirigera l'œuvre médicale, et le Dr Ruble, de Watford, Secrétaire du département Médical de la Div. Européenne. Leurs instructions relatives aux principes du message de la santé et son application pratique dans nos institutions ont été des plus encourageantes. Plus clairement que jamais nous voyons l'harmonie divine du message du salut pour le corps, l'âme et l'esprit.

Le semestre d'étude pour l'école des gardes est terminé et cède la place au travail pratique. Nous pourrions soigner un plus grand nombre de malades. Chacun fait-il son devoir envers cette institution en employant son influence pour la recommander ?

La Lignière est si belle à cette saison ! Engagez vos voisins et connaissances qui pourraient avoir besoin de nos bons traitements et de repos, à venir dans cette oasis.

DE F.

Chez les Wasukumu

Usukumu, la patrie de la tribu Bantu des Wasukumu est située au sud-est du lac Victoria Nyanza. En langue wasukumu, nyanza veut dire mer.

Il y a quelques années que nos missionnaires ont planté la bannière de la croix en cet endroit et le résultat de leur travail se remarque dans la vie de ceux qui acceptent Jésus pour leur Sauveur et qui sont aujourd'hui les témoins de la puissance salutaire de l'Evangile. L'œuvre a débuté chez cette tribu vers 1912, mais on n'a vu que peu de progrès pendant la guerre. Nos stations d'Usukumu ont été providentiellement protégées. Au moment du changement de gouvernement, les indigènes se fâchèrent ; ils allèrent même jusqu'à tuer des chefs et pillèrent la propriété des Européens et des Indiens. Le gouvernement envoya une patrouille de soldats qui arriva juste à temps pour empêcher que la mission ne soit dévalisée. Nous remercions Dieu de ce que notre œuvre n'a pas été irrémédiablement détruite. Quatre maîtres wapares s'occupèrent de l'école après l'armistice et obtinrent du gouvernement la permission d'enseigner dans l'école.

Le travail se poursuit d'une façon satisfaisante dans les quatre stations principales : Ntusu, Kanadi, Itilim et Nwagala. En 1921, nos missionnaires anglais ont reçu la permission d'entrer à Tanganyika. Avant cela, les indigènes furent particulièrement encouragés par les visites de notre directeur, frère W.-T. Bartlett. Huit écoles ont été établies et on nous réclame encore six catéchistes pour les envoyer dans les autres parties du pays d'Usukumu. L'une de ces requêtes provient du chef d'un grand district situé à soixante-quinze kilomètres à l'est de Nwagala. Il n'y a point d'école ni de catéchiste dans le territoire de ce chef. Son village se trouve à cinq jours de marche d'Etusu et le sentier pour y arriver s'arrête à trois jours du but. Nous espérons que bientôt nous aurons un nouvel ouvrier à Nwagala. Alors, nous verrons la lumière de la vérité rayonner alentour. Il y a une grande étendue de terrain au sud de Nwagala où il faut que nous allions encore annoncer le message. Nos cœurs sont réjouis de voir que les chrétiens indigènes sont loyaux aux principes du message du troisième ange et qu'ils sont de fidèles témoins de la vérité.

Nos écoles du Sabbat, au nombre de huit, sont très utiles aux indigènes. Celle de Ntusu est dirigée de la même façon que les écoles du Sabbat de notre pays.

Chaque semaine, les moniteurs se réunissent pour étudier la leçon et préparer la récapitulation. C'est très intéressant de voir un indigène faire la récapitulation de la leçon précédente. Il a préparé à l'avance un certain nombre de questions et il faut que chacun soit prêt à répondre, car il interroge n'importe qui. Ceux qui connaissent la réponse lèvent la main (il y en a généralement plusieurs) et ils sont heureux quand on les choisit pour répondre. Si la réponse ne satisfait pas celui qui pose les questions, il fait rester l'élève debout jusqu'à ce qu'il obtienne la réponse désirée.

L'attention est parfaite et nous croyons que les écoles du Sabbat sont une bénédiction pour ces gens et un moyen puissant pour les instruire. Nous réclamons votre aide et vos prières pour les ouvriers et pour l'œuvre à Usukumu, dans l'est de l'Afrique.

R.-H. MATTHEWS.

Rapport du colportage dans l'Union latine

Avril 1925

CHAMPS Conf. du Léman	Heures	Valeur livres	Val. journ. et traités	Valeur gr. total
1. Fr. G. Besson	55	117.—	12.90	129.90
2. Sr. M. Brunner	53	—.—	112.85	112.85
3. Fr. R. Cavé	74	544.—	—.—	544.—
4. Fr. A. Cornaz	115	452.—	—.—	452.—
5. Fr. G. Ferrier	74	350.50	—.—	350.50
6. Fr. A. Hirschy	12	14.—	—.—	14.—
7. Fr. C. Mandrin	28	97.50	—.—	97.50
8. Sr. E. Pache	66	—.—	193.70	193.70
9. Fr. E. Petter	71	20.50	384.50	405.—
10. Fr. F. Quiblier	126	4.—	436.—	440.—
11. Sr. E. Sommer	107	288.—	—.—	288.—
12. Sr. E. Tissot	22	28.—	—.—	28.—
13. Fr. P. Tissot	78	169.25	10.15	179.40
14. Fr. C. Veuthey	38	108.—	—.—	108.—
	919	2.192.75	1 150.10	3.342.85
<i>Conf. France-Midi</i>				
1. Fr. N. Bocage	10	1419.—	469.85	1888.85
2. Sr. M. Sauvan	122	917.—	41.—	958.—
3. Sr. S. Carrière	122	923.—	35.—	958.—
4. Fr. J. Touzé	88	250.—	168.20	418.20
5. Sr. M. Finet	84	326.—	66.90	392.90
6. Fr. C. Dudragne	73	2153.—	32.—	2185.—
7. Fr. H. Vaucher	10	465.50	60.—	525.50
8. Fr. A. Roach	240	926.50	1000.—	1926.50
	840	7380.—	1872.95	9252.95
<i>Conf. France-Est</i>				
1. Fr. F. Feger	76	895.—	9.—	904.—
2. Fr. Nieterbühl	117	682.—	137.30	819.30
3. Sr. F. Fuchs	43	165.—	139.90	304.90
4. Fr. J. Hof	24	270.35	30.95	301.30
5. Fr. Jacquemin	37	146.35	—40	146.75
6. Sr. E. Riedacker	16	18.50	54.50	73.—
7. Sr. L. Zimmer	12	31.25	3.50	34.75
	325	2208.45	375.55	2584.—
<i>Conférence belge</i>				
1. Fr. J. Colard	142	487.50	524.50	1012.—
2. Sr. C. Corbeels	44	195.—	7.50	202.50
3. Fr. A. De Ligne	28	52.—	120.—	172.—
4. Fr. J. Desmet	44	1686.50	—.—	1686.50
5. Sr. M. Desmet	54	952.—	—.—	952.—
6. Sr. M. Magnus	36	325.—	—.—	325.—
7. Sr. M. Lankriet	62	916.50	—.—	916.50
8. Fr. J. de Rœck	—	234.—	—.—	231.—
9. Fr. H. Rœland	60	312.50	—.—	312.50
	470	5161.—	652.—	5813.—
<i>Mission algérienne</i>				
1. Sr. E. Retournat	113	1618.—	11.—	1629.—
2. Sr. J. Bardiaux	113	1617.—	10.—	1627.—
3. Fr. D. Asiano	120	768.50	121.20	889.70
	346	4003.50	142.20	4145.70
<i>Mission italienne</i>				
14 colporteurs	1809	8870.—	2497.80	11867.80
<i>Mission espagnole</i>				
14 colporteurs	1320	6426.90	187.50	6614.40
<i>Mission portugaise</i>				
6 colporteurs	522	3002.50	—.—	3002.50

Le Message en Afrique orientale

Il y a soixante-dix ans, l'Afrique orientale était un pays de mystère. On ne connaissait presque rien de l'intérieur de ce sombre continent. Les hommes n'avaient pas encore commencé à l'explorer et à découvrir ses secrets. La civilisation n'avait pas encore trouvé son chemin à travers les plaines et les montagnes de ce pays si intéressant et capable d'un développement commercial si merveilleux.

Il y a plusieurs siècles cependant, les Perses et les Chinois faisaient un commerce considérable le long des côtes africaines. Il semble bien que leurs vaisseaux soient descendus jusqu'au niveau de l'île de Zanzibar. Des preuves de leurs voyages ont été trouvées sous forme d'anciennes pièces de monnaie et aussi de récits historiques. Plus tard, et pendant plusieurs centaines d'années, le pays fut sous la domination de plusieurs pays arabes. Plus tard encore, ce sont les Portugais qui s'y installèrent.

Maintenant, lorsqu'on pense aux colonies de Kenya, de Tanganyika et de l'Ouganda, au lieu de s'en tenir à de vagues renseignements concernant les montagnes couvertes de neige et les lacs intérieurs, on bénéficie des découvertes faites par les grands hommes dont quelques-uns furent les hérauts de la foi du Christ. C'est en 1848 que Kraft, le premier missionnaire en Afrique orientale, aperçut les pentes neigeuses du mont Kenia. La même année, Rebmman vit les blanches cimes du Kilima-N'Djaro. Dix ans plus tard, Speke découvrit le grand lac intérieur Victoria-Nyanza; un an auparavant, en 1857, avec Burton, il avait découvert le lac Tanganyika. En 1862, Speke résolut le problème qui rendait perplexes les savants depuis fort longtemps, à savoir celui des sources du Nil. C'est ainsi que petit à petit ce pays s'est ouvert. Quoi qu'il soit jeune encore et qu'en bien des endroits il ne se soit pas encore développé, il a certainement devant lui un très bel avenir. L'œuvre des explorateurs et des missionnaires a progressé de pair et maintenant dans la plus grande partie de ces territoires on peut trouver de splendides stations missionnaires et aussi de vastes territoires prospères où l'on cultive le coton, le café et d'autres denrées.

De la côte jusqu'aux grands lacs il y a environ 900 kilomètres. Autrefois il fallait franchir cette distance à pied, le long de simples sentiers escaladant les collines et franchissant les vallées. Il fallait marcher à la file indienne et être suivi d'un nombre considérable d'indigènes portant les bagages sur leur tête. Il fallait emporter avec soi des tentes et des aliments pour toute la durée du voyage. Lorsqu'on pouvait faire ce trajet en trente jours on était très heureux. Maintenant un chemin de fer bien installé dessert cette contrée et franchit cette distance en quarante deux heures.

C'est dans cette partie de l'Afrique que l'on trouve le plus grand lac et les plus hautes montagnes de ce vaste continent. C'est là que prennent leur source trois des quatre plus grands fleuves de l'Afrique: le Nil, le Congo et le Zambèze. Dans ce pays où les possibilités sont remarquables, les hérauts du message du troisième ange sont entrés eux aussi. L'œuvre a commencé avant la grande guerre et s'est établie dans trois sections différentes: au Kavirondo, longue bande de terre sur la rive orientale du lac Victoria-Nyanza; à Mwanza, au sud du lac Tanganyika; et dans le sud du Paré, au sud de la montagne d'Usambara, non loin des côtes orientales du continent. Dans ces trois districts, nous avons un grand nombre de stations missionnaires et d'écoles qui accomplissaient un excellent travail sous la direction de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne. Un certain nombre de missionnaires moururent et furent enterrés dans ce pays à cause des conditions insalubres qui y régnaient. Leurs tombes sont un témoignage silencieux à leur loyauté, à leur foi et à

leur amour pour les fils et les filles de ce pays de ténébreux.

Comme on pouvait s'y attendre, pendant la guerre l'œuvre fut désorganisée dans la plupart de ces stations et même arrêtée complètement. La plus grande partie de ces centres missionnaires restèrent sans direction européenne. Pendant ce temps, un bon nombre d'indigènes perdirent leur foi, mais il est cependant encourageant de savoir qu'un plus grand nombre d'entre eux restèrent fermes dans les principes qui leur avaient été enseignés. Dans le district de Paré, plus de 60% restèrent fidèles à Dieu. Cela rend témoignage aux bonnes instructions qu'ils avaient reçues, et à la foi et à l'activité avec lesquelles nos instituteurs indigènes travaillèrent, année après année, sans recevoir aucun secours de notre part.

Pendant ces trois dernières années notre activité missionnaire dans ces différents champs a été réorganisée sous la direction compétente du pasteur W.-T. Bartlett, soutenu par ses excellents ouvriers; un très bon travail a été accompli. Le nombre d'écoles augmente. De nouvelles contrées sont atteintes. Un plus grand nombre d'élèves fréquentent nos écoles et le niveau de l'instruction a été élevé. Des plans ont été faits pour créer des écoles pour les filles et le nombre des membres augmente régulièrement. Nous prenons de grandes précautions avant de les baptiser, nous ne nous hâtons pas de le faire. Les frères préféreraient annoncer un développement plus lent des églises plutôt que de baptiser un grand nombre de personnes et d'être obligés plus tard d'en séparer beaucoup de l'église pour cause d'apostasie.

Le champ est organisé en une Union de missions et comprend les trois pays de Kenia, de Tangayika et de l'Ouganda. Comme je l'ai déjà mentionné, nous n'avons là que trois missions actuellement. Elles sont connues respectivement sous les noms de Mission du Kavirondo, Mission de Mwanza et Mission du Paré méridional. Le pasteur W.-T. Bartlett dirige l'ensemble de ce champ et plus particulièrement la mission du Kavirondo. Le pasteur Cuthbert est chargé de la mission de Mwanza et le pasteur Maxwell de la mission du Paré.

Dans le Kavirondo nous avons actuellement cinq stations missionnaires mais nous faisons des plans pour n'en avoir que trois à l'avenir. En réduisant ainsi le nombre des stations nous réduirons en même temps nos dépenses et cela nous permettra de placer deux familles dans chaque station. De cette façon nous pourrions prendre soin des différentes branches de l'œuvre et l'affermir davantage. Lorsqu'un missionnaire ira en congé, ou se mettra en route pour visiter les différentes écoles installées dans le pays, un autre pourra rester à la station et sera capable de comprendre le travail et de suivre les plans qui auront été préparés.

A Mwanza, nous n'avons occupé que cinq des douze stations que nous possédions autrefois. Nous nous proposons d'en rester à ce nombre. Dans le Paré, nous avons deux stations; il y en avait quatre autrefois, mais nous espérons pouvoir travailler dans ce district avec une station où se fixeraient deux familles. Si dans un avenir prochain nous pouvions trouver une famille missionnaire qui puisse diriger l'œuvre dans ce champ et prendre soin particulièrement de l'œuvre d'évangélisation et d'éducation, et une autre famille pour prendre soin tout spécialement de l'œuvre missionnaire et médicale, nous croyons que l'œuvre au Paré pourrait avancer considérablement et se développer normalement. On enseignerait aux indigènes les principes de l'éducation chrétienne qui consiste à travailler non seulement de la tête mais aussi des mains. Des efforts ont été faits dans ces trois champs avec des résultats encourageants, mais nos missionnaires désirent que l'on fasse davantage car ils comprennent la nécessité de développer chez les indigènes un caractère harmonieux.

Quoique nous soyons installés dans ces trois parties de ce vaste territoire, l'œuvre n'y est en réalité qu'à peine commencée. Il y a des tribus entières parmi lesquelles rien encore n'a été fait. Puis il y a la population européenne qui est de dix mille âmes environ et pour laquelle aucun effort n'a été entrepris. Il y a encore dans l'Ouganda, de vastes régions où nous n'avons pas pénétré. Des efforts missionnaires y ont été tentés par d'autres dénominations. Dieu a béni les efforts de ceux qui sont allés avec foi pour planter la bannière du prince Emmanuel dans ce pays. Mais où donc est l'étendard du message? Jusqu'à présent il n'a pas encore été déployé. Aucun messenger du dernier appel de miséricorde n'a proclamé la bonne nouvelle du Sauveur qui vient bientôt aux habitants de ce pays relativement avancé. A notre récente assemblée générale tenue à Gendia, nous avons fait des plans pour passer de l'autre côté du lac et pour entrer dans les territoires de l'ancien roi Mtesa avec lequel Mackay eut à faire pendant les derniers temps de l'effort missionnaire. Les gens de ce pays sont plus avancés que les tribus Bantu ordinaires. Ils ont bénéficié du fait que leur langue est écrite et qu'ils ont un excellent système d'écoles dans tout le pays. Ils possèdent la Bible entière traduite en leur propre langue, ainsi que d'autres ouvrages. Le moment est certainement venu d'entrer dans ce pays. Notre Capitaine désire que nous fassions de nouvelles conquêtes. Quand répondrons-nous à cet appel? Où sont les moyens nécessaires? Les hommes sont prêts, l'armée missionnaire est entraînée pour le grand « coup de collier ». Quelle réponse recevrons-nous de la part de l'Eglise de Dieu? Serons-nous fidèles à la tâche qui nous a été confiée et apporterons-nous cet Evangile au monde dans cette génération? Que Dieu nous aide à le faire, puis nous entendrons les ineffables paroles de bienvenue lorsque enfin nous serons introduits dans le royaume de notre Dieu.

W.-E. READ.



Difficulté des voyages en Chine

Dans une lettre personnelle, Madame Cophin qui se trouve avec son mari, le docteur Cophin, à Nanning, en Chine raconte le voyage qu'elle a fait avec sa famille pour se rendre à l'assemblée générale de Hongkong :

« Nous nous embarquâmes à 10 heures 30 du soir, et le lendemain matin, vers huit heures, nous quittions Nanning. Il n'avait pas plu pendant plusieurs mois. Le niveau de l'eau était très bas et le voyage en était rendu dangereux. Vendredi, vers quatre heures de l'après-midi, nous sentîmes un choc formidable et notre bateau pencha sur un côté. Nous avions heurté un rocher. En trois minutes le bateau sombra. Mais comme il n'y avait que six pieds d'eau, la situation n'était pas désespérée. Il nous suffisait d'attendre le passage d'un autre bateau.

« Le jour suivant, le Sabbat, il y avait un beau soleil. On nous affirma qu'aucun bateau ne passerait, ni ce jour-là, ni le suivant. Aussi nous nous habillâmes et un bateau à rames nous conduisit sur la rive. Un peu plus tard, nous vîmes venir un bateau et nous nous précipitâmes vers le canot qui pouvait nous transporter. Mais nous trouvâmes qu'il n'y avait plus de place pour nous. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'à attendre. Dimanche, vers deux heures, trois bateaux s'approchèrent. Nous mîmes nos bagages dans un bateau à rames et nous pûmes prendre place sur le premier. Lorsque nous voyageons en Chine, nous devons prendre avec nous nos aliments, un fourneau, notre literie, nos ustensiles de cuisine et tout ce dont nous avons besoin. Il nous a fallu huit jours pour parcourir 600 kilomètres. »

LA FAMILLE

Oh ! que j'aime cette histoire !

L'obéissance chez l'enfant

— Oh ! que j'aime entendre raconter l'histoire de Jésus !

C'était une superbe fillette de huit ans qui parlait. Nous étions compagnes de voyage sur un grand paquebot qui allait d'Amérique en Orient.

C'était une enfant intéressante, d'apparence riche et bien élevée, mais qui semblait bien isolée. Que de fois je l'avais observée lorsqu'elle était sur le pont. Elle préférait, aux jeux des enfants de son âge, aller s'appuyer sur le bord du bateau et plonger dans les eaux vertes de l'océan un regard chargé d'attente.

Sa jolie maman n'avait pas le temps de s'occuper d'elle. Elle se levait tard, passait son après-midi à jouer aux cartes avec ses amies, et ne paraissait que pour le repas du soir, vêtue de somptueuses toilettes. Puis elle passait une partie de la nuit à danser et à s'amuser.

Au bout de peu de temps l'enfant nous avait observées. Elle savait qu'elle pouvait toujours nous trouver, quand le temps le permettait, à un endroit ombragé du pont, un livre sur les genoux ou un ouvrage de couture entre les mains.

Il est probable que la sympathie s'établit bien vite entre nous car au bout de quelque temps elle était accrochée à ma chaise longue, réclamant des histoires, et écoutant, les yeux grands ouverts, les récits de l'enfance de Jésus. Elle ne se fatiguait jamais, mais d'une voix profonde que j'aimais entendre, elle répétait :

— Que j'aime entendre l'histoire de Jésus !

Mon cœur se serra souvent en pensant à la belle dame qui n'avait pas le temps d'enseigner l'histoire de Jésus à son enfant ! Comme je possédais un exemplaire de l'évangile de Luc, je le donnai à l'enfant en lui montrant où elle pourrait lire les chapitres qui parlent de la naissance du Sauveur. Dès ce jour, le livre et l'enfant devinrent deux compagnons inséparables. Elle le posait près de son assiette à l'heure des repas et elle le tenait encore à la main lorsqu'elle me dit au revoir en me quittant.

Oh ! quelle sincérité dans ce cri : « Que j'aime entendre l'histoire de Jésus ! » C'est peut-être l'appel silencieux de ceux qui nous entourent et auxquels nous n'avons pas le temps de prêter attention. Aujourd'hui encore, je songe avec honte combien l'insistance de l'enfant m'a quelquefois impatientée lorsqu'elle s'approchait pour entendre une histoire au moment où je voulais babiller avec les plus âgés, ou que je voulais aller me reposer. Alors je la renvoyais jusqu'après dîner ou jusqu'au lendemain. Que Dieu me pardonne et qu'Il fasse croître la semence si mal plantée dans ce cher petit cœur !

Alors que le temps qui nous reste est toujours plus court, comme nous devrions profiter de toutes les occasions pour parler de la bonne Nouvelle aux tout petits ... et aux grands. Il se peut que nous n'ayons pas le temps de les instruire dans tous les dogmes de l'Eglise, mais montrons-leur Jésus ; ils trouveront le bonheur après lequel leur cœur soupire et l'Esprit de Dieu les guidera vers la lumière.

ELÉONORE ANDRONESCUE.

Tous les éducateurs croient fermement à la nécessité de l'obéissance, mais dès que l'enfant est assez grand pour raisonner — et il atteint cet âge bien plus tôt qu'on ne le croit généralement — l'obéissance à la loi doit être inculquée avec autant de fermeté que l'obéissance à l'éducateur. On perd trop souvent de vue cette nécessité.

La loi est universelle. L'enfant la rencontre à chaque pas. Il découvrira qu'elle est impartiale, quoique peu attrayante, et qu'elle récompense aussi certainement l'obéissance qu'elle punit la désobéissance. Les parents ne peuvent pas toujours être avec leurs enfants pour les guider, pour les surveiller, et le plus tôt ils leur feront comprendre les conséquences inéluctables de la loi, mieux l'enfant sera préparé à faire face aux obligations qu'il rencontrera à l'avenir.

Deux mamans que je connais bien employaient deux méthodes différentes à l'égard de leurs enfants. La première était le mentor des siens. Elle les appelait chaque matin bien trop tôt pour les envoyer à l'école. Elle répétait cet appel et veillait constamment aux préparatifs en faisant de nombreuses remarques comme celles-ci : « Vous serez en retard ! Dépêchez-vous ! Il est presque neuf heures (alors qu'il n'était pas encore huit heures et demie). » Et cela continuait ainsi jusqu'à ce que les enfants soient partis. Cette maman avait l'habitude de mettre la pendule sur l'avance, et les enfants s'en étant aperçus, cela fit le plus grand tort à leur caractère.

Ces enfants sont maintenant grands, et ils attribuent à l'éducation erronée qu'ils ont reçue pendant leur enfance l'habitude qu'ils ont conservée de remettre à plus tard et d'être toujours en retard.

La seconde maman dit à chacun de ses enfants lorsqu'ils eurent atteint l'âge d'aller à l'école : « Maintenant, mon cher, tu sais voir à l'horloge l'heure qu'il est, et ta maman, de même que ta maîtresse d'école, s'attend à ce que tu arrives à l'heure. Je te le rappellerai deux ou trois fois, mais ensuite tu devras compter entièrement sur toi-même. » Il arriva, dans le courant de la première et de la seconde semaine, qu'un enfant, par distraction oublia de se préparer à temps pour arriver à l'école avant le coup de cloche ; mais cette arrivée tardive lui enseigna une leçon. Quoique la maman sût qu'il arriverait en retard, et que personne n'eût plus à cœur qu'elle de le voir arriver à l'heure, elle ne renonça pas à la règle qu'elle s'était imposée de ne pas le lui rappeler. Elle encouragea l'enfant avec amour et amabilité à comprendre que s'il prenait garde cela ne se reproduirait plus. Il en résulta que ses enfants apprirent très tôt la valeur du temps, et la ponctualité devint pour eux une seconde nature.

La même méthode appliquée sagement résoudrait bien des problèmes de la vie quotidienne sans provoquer les frottements qui se produisent si souvent et qui font du tort aux nerfs de l'enfant, pour ne rien dire de ceux des parents. Faites appel aux sentiments les plus élevés de vos enfants et vous en recueillerez des résultats réjouissants. (R. & H.)

NOTRE JEUNESSE

Grands cœurs et nobles vies

BERNARD PALISSY

Bernard Palissy est né vers 1510 à la Chapelle-Biron, petit village situé entre le Lot et la Dordogne. Son père était probablement un ouvrier verrier car c'est ce métier que Bernard pratiqua tout d'abord.

Ses parents étaient trop pauvres pour le faire instruire ; mais l'enfant avait un esprit naturellement chercheur et curieux. Il s'intéressait énormément aux choses de la nature. « Je n'ai point eu, dit-il, d'autre livre que le ciel et la terre, qu'il est donné à tous de connaître et de lire. » C'est ainsi que, tout jeune homme, Bernard examinait les plantes et les minéraux, les étudiait et cherchait à les reproduire par la peinture.

Plus tard, il devint arpenteur géomètre, ce qui lui fournit l'occasion de parcourir quelques-unes des provinces du sud-ouest de la France. Au cours de ses voyages, il donnait libre cours à son esprit observateur. Tout l'intéressait, le sol, les cultures, les eaux, etc.

En 1539, il s'installa à Saintes, en Charente Inférieure, et épousa une femme acariâtre et désagréable qui fit tout ce qu'elle put pour le détourner de ses travaux et de ses recherches. C'est à Saintes que Bernard Palissy accepta la religion réformée dont il fut un zélé partisan. C'est lui qui fonda l'église protestante de cette ville.

Vers cette époque, ayant vu une coupe émaillée de toute beauté, il conçut le projet de rechercher le secret de fabrication de l'émail. Quoique l'émaillage ait été pratiqué dès la plus haute antiquité et en France même, à partir du XII^e ou XIII^e siècle, les émailleurs gardaient jalousement leurs procédés de fabrication.

Palissy engagea donc le peu d'argent dont il disposait dans de longues et coûteuses recherches et arriva finalement, après maints échecs, à trouver la composition de l'émail blanc. Il s'agissait maintenant d'introduire dans cet émail les couleurs qui permettraient de fixer sur la faïence les décorations désirées. Ce fut une autre série d'expériences plus coûteuses et plus pénibles encore. A un moment donné, l'argent et le bois ayant manqué à Palissy, il fut contraint de brûler les palissades de son jardin, puis les tables et le plancher de sa maison. Pendant un mois il travailla auprès de son four, et il dit lui-même que durant tout ce temps sa chemise n'avait pas séché sur lui. Pour le consoler, on se moquait de lui et on le traitait de mauvais père et de mauvais mari. Cependant ces dernières tentatives ne réussirent pas. Il s'arrêtait de temps en temps dans ses recherches pour pratiquer son ancien métier afin de gagner un peu d'argent. Après avoir obtenu les services d'un potier, qu'il fut obligé de payer en lui donnant ses propres vêtements, il prépara une série de vases de différentes formes qu'il se proposa d'émailler. Ayant observé certains défauts dans le four qu'il avait employé jusque-là,

il dut le démolir pour en reconstruire un autre. Mais le mortier et la brique de ce premier four s'étant vitrifiés sous l'effet de la chaleur, il eut en le démolissant les doigts coupés et incisés en tant d'endroits qu'il fut contraint, comme il dit, de « manger son potage ayant les doigts enveloppés de drap ». La construction du second four ne fut pas moins pénible car il n'avait point d'aide pour aller chercher l'eau, le mortier et la terre. Il fit donc cuire une première fois les poteries qui avaient été préparées, puis emprunta les matières premières nécessaires pour faire les émaux. Il les pila et les broya sans aucune aide dans un moulin à bras qui était mis ordinairement en mouvement par deux hommes très forts ; mais, dit-il, « le désir que j'avais de parvenir à mon entreprise me faisait faire des choses que j'eusse estimées impossibles ».

Il procéda à la seconde cuisson de la fournée après avoir recouvert la poterie des substances nécessaires. Tout alla bien au début et lorsque Palissy pensa que tout était cuit à point, il laissa éteindre le feu et retira les pièces du four. Mais hélas ! elles étaient complètement recouvertes d'éclats de cailloux provenant des graviers qui étaient entrés dans la construction du four et qui avaient éclaté sous l'effet de la chaleur. De désespoir il brisa toute la fournée, ce dont il fut blâmé car, disait-on, « il eût pu retirer plus de huit francs de la besogne ainsi rompue ».

Il passa quelques jours au lit, fatigué mais non désespéré. « L'espérance que j'avais, dit-il, me faisait procéder à mon affaire si virilement que plusieurs fois, pour entretenir les personnes qui venaient me voir, je faisais mes efforts de rire combien qu'intérieurement je fusse bien triste. »

A travers toutes les difficultés et malgré l'opposition croissante de sa famille et de ses voisins, qui le traitaient de fou et d'insensible, il poursuivit ses recherches qui, finalement, furent couronnées de succès. Vers 1565, ses travaux sont connus jusqu'à la cour et le roi lui-même daigne lui commander certains ornements pour son palais. Toutefois ses idées réformées ne plurent pas à ses admirateurs et pour une raison inconnue mais due probablement à sa foi, il fut enfermé à la Bastille en 1586 et y mourut vers 1590.

La vie de Bernard Palissy est un exemple rare d'énergie et de persévérance.

M. T.

Cherche la vérité ; écoute la vérité ; apprends la vérité ; aime la vérité ; parle la vérité ; garde la vérité ; défends la vérité — jusqu'à la mort. —
Jean Huss.

Plus un homme est paresseux, plus il veut faire de grandes choses..... demain.

Vivre, c'est faire une œuvre qui dure. — *Vinet.*

Histoire de la Dénomination

La Jamaïque

En 1892, James Patterson et B.-B. Newman, ouvrirent la Jamaïque au message par le colportage. En 1893, une sœur âgée de Kingstown demanda à la Conférence Générale d'y envoyer des pasteurs. Le pasteur A.-J. Haysmer y fut envoyé la même année, suivi des pasteurs C.-A. Hall en 1896, et F.-J. Richardson en 1898. D'autres ouvriers suivirent plus tard, et des groupes de croyants furent suscités dans toutes les parties de la Jamaïque. Une Conférence fut organisée en 1903. Il y a en Jamaïque un peuple étrange, les Marons, qui vivent isolés dans la partie rocheuse de l'île, et qui sont des descendants de la population mixte des esclaves du temps des Espagnols. Ils ont un langage à eux. Quelques-uns de ceux qui parlent anglais ont accepté le Sabbat. En 1896, le pasteur W.-W. Eastman commença un travail dans le grand Cayman, île située à l'ouest de la Jamaïque, et qui fait partie de la Conférence. En 1904, le rapport indiquait 1367 observateurs du Sabbat.

LA MISSION DE LA DIVISION ASIATIQUE

105. Comment notre œuvre débuta-t-elle en Chine ?

Cette mission comprend : la Chine, l'Asie orientale, les Philippines et la Malaisie. Sa population est de 400 millions d'habitants. Les religions qui y sont pratiquées sont le Confucianisme, le Bouddhisme et le Taoïsme ; elles sont généralement mélangées en une seule.

Voici l'histoire missionnaire de cette Division : l'église nestorienne ou syrienne atteignit la Chine, de l'Occident, au 6^{me} siècle, et fit des multitudes de convertis. Ceux-ci qui, au 13^{me} siècle, semblaient passablement endormis quant à leur foi, eurent cependant assez de vie pour faire opposition aux premiers missionnaires catholiques romains en Chine. Mais au 16^{me} et au 17^{me} siècle, les catholiques romains y gagnèrent un grand nombre de disciples. Une période de persécution et de répression suivit, sans toutefois arrêter complètement leur œuvre. En 1807, Robert Morrison de Londres, devint le pionnier des missions protestantes en Chine. En 1813, il avait traduit le Nouveau Testament et, à sa mort en 1834, il avait posé un solide fondement pour l'œuvre, quoique n'ayant fait que peu de convertis. Le Dr Peter Parker, ouvrit les missions médicales en 1836. En 1853, Hudson Taylor, pionnier de la mission Intérieure en Chine y pénétrait ; c'est à partir de ce moment que les forces missionnaires augmentèrent rapidement. Le champ d'opération était cependant restreint, mais on pénétra graduellement dans les dix-huit provinces de la Chine proprement dite ; Hunan, la plus récalcitrante de toutes, n'a encore aujourd'hui que très peu d'ouvriers. La Société Biblique a distribué des Bibles dans toutes les parties de la Chine. Le soulèvement Boxer en 1900 causa la mort de plusieurs missionnaires et de centaines de convertis. La Chine est cependant plus que jamais ouverte à la réception du message.

En 1887, le frère A. La Rue, — qui avait travaillé à Honolulu — se rendit à la ville anglaise d'Hongkong comme missionnaire non rétribué, gagnant sa vie par la vente de nos livres anglais sur les bateaux et dans la ville de Hongkong et aussi par la vente de fruits secs importés et d'aliments hygiéniques. Quel-

ques Chinois s'intéressèrent vivement à la vérité et traduisirent plusieurs traités que frère La Rue imprima. Un certain nombre de jeunes gens de la marine britannique acceptèrent la vérité au cours de ces années. Le pasteur La Rue mourut en 1904.

En 1902, le pasteur J.-N. Andrews et sa femme, accompagnés de Miss Ida Thompson, arrivèrent à Hongkong pour y commencer l'œuvre parmi les Chinois. Ils y furent bientôt suivis par E.-W. Wilbur et sa femme. Ces ouvriers étudièrent le dialecte de Canton, leur quartier général, où ils établirent une école de garçons et une école de filles. Tôt après l'arrivée du pasteur Anderson, le pasteur E. Pilquist ayant pu se libérer du service de la Société Biblique Britannique et Etrangère dans la province de Honan, où il eût bientôt des ouvriers chinois et d'autres personnes avec lui, une petite église fut fondée. En réponse à sa demande d'ouvriers, le pasteur H.-W. Miller et sa femme, et le pasteur A.-C. Selmon et sa femme, tous quatre médecins, et Mesdemoiselles Erickson et Simpson, gardes-malades, furent envoyés en Chine en automne 1903. Ils s'établirent au nord de Hankow, à Honan, comme suit : le docteur et Mme Miller, à Shang Tsai Hsien ; le Dr. et Mme Selmon à Hsiang Cheng Hsien ; Mesdemoiselles Erickson et Simpson à Sin Tsai Hsien ; le frère Pilquist à Lo San. En mars 1905, la mort de Mme Miller vint attrister le groupe d'ouvriers. Elle insista sur la continuation de l'œuvre jusqu'à son dernier souffle et expira avec des paroles d'encouragement sur les lèvres.

En 1904, le pasteur Munson, de Sumatra, envoya son ouvrier indigène, Timothy, à Amoy, en Chine, pour se perfectionner dans le dialecte de Foo-Kien. Pendant que celui-ci était dans cette ville, il enseigna la vérité à l'un des premiers professeurs d'une école de théologie, qui devint frère Keh, et bientôt, l'œuvre se répandit dans tout Amoy. Au commencement de 1905, W.-C. Hankings et sa femme arrivèrent dans cette ville et y prirent la direction de l'œuvre. En 1904, il y avait 64 observateurs du Sabbat dans toute la Chine.

Trois bandits ont été exécutés récemment à New York. L'un d'eux, Joseph Diamond, a laissé une note destinée aux journaux et dans laquelle il donne à la jeunesse les avis suivants :

« Gardez-vous de la mauvaise compagnie, aimez vos parents et restez avec eux. Ecoutez leurs conseils. Rappelez-vous qu'il vaut mieux gagner dix dollars par semaine dans une petite boutique que de devenir le plus illustre bandit. »

✽ ✽

De toutes les forces du monde, l'indifférence est la plus redoutable. Le ciel ne peut rien contre elle. Elle déjoue les ruses les plus puissantes de l'amour ; elle veut se damner et elle se damnera. — *Théophile Delaporte.*

✽ ✽

Il semblerait que l'homme le plus vieux du monde soit un habitant de la Mecque. Il est né, en effet, il y a 140 ans. Cet homme se rappelle avoir vu Napoléon Bonaparte lors de son passage en Orient.

✽ ✽

Je veux l'homme maître de lui, pour qu'il soit mieux le serviteur des autres. — *Vinet.*



LE COIN

DES ENFANTS

Fier de lui

Le père plongea son regard dans les yeux de son fils, âgé de quatorze ans et lui dit : « Mon enfant, je suis plus fier de toi aujourd'hui que je n'espérais l'être de toute ma vie. » Vous vous sentiriez transportés d'aise si votre père vous en disait autant, et celui-là était officier, en congé pour quelques jours.

Qu'avait donc fait cet enfant pour mériter de telles paroles de louanges ? Avait-il arraché quelqu'un à la mort ? Avait-il exposé sa vie pour sauver son ami en danger ?

Il était rentré de l'école cet après-midi-là et avait trouvé sa mère qui repassait. Le père étant à l'armée, la maman devait faire seule une grande partie de son travail afin de joindre les deux bouts. L'enfant s'aperçut que sa mère était lasse. Sur le visage aimé il avait lu les signes d'un douloureux mal de tête.

— Maman, avait-il dit, tu n'as pas la force de faire ce repassage. Monte dans ta chambre et étends-toi jusqu'à ce que tu te sentes mieux. Je continuerai ton travail.

Et l'enfant avait pris la place de sa mère jusqu'à ce que tout fût achevé.

C'est parce que sa femme venait de lui raconter l'histoire que le cœur du père se gonfla de joie et qu'il dit à son fils : « Mon enfant, je suis plus fier de toi aujourd'hui que je n'espérais l'être de toute ma vie. »

Croyez-vous qu'il prend le genre fillette le garçon qui fait le travail d'une femme ? Croyez-vous que vous ressembleriez trop à votre sœur si vous mettiez un tablier pour laver la vaisselle ou faire un travail de ménage ? Ce père était plus fier de ce que son fils avait repassé qu'il ne l'aurait été si celui-ci avait accompli une action d'éclat sur le champ de bataille.

Les garçons rêvent d'actions héroïques. Ils pensent à délivrer une femme aux prises avec des brigands, à mettre des voleurs en fuite, à arrêter des criminels, à défendre l'innocent qui souffre d'une injustice cruelle. Mais y a-t-il quelque chose de plus noble, de plus brave, de plus chevaleresque, que l'enfant qui, voyant la faiblesse de sa mère, lui épargne le labeur épuisant, la délivre de la torture d'un mal de tête ? Le garçon qui évite à sa mère des heures de travail surmenant partage les honneurs du soldat qui défend la maison contre l'envahisseur barbare.

Si vous rêvez de montrer votre virilité par quelque haut fait, ajoutez-y les simples actes d'héroïsme de la vie quotidienne et souvenez-vous des paroles du capitaine : « Mon enfant, je suis plus fier de toi aujourd'hui que je n'espérais l'être de toute ma vie. » C'est peut-être de l'héroïsme pour un homme que de faire le travail d'une femme...

(Ashaway Messenger.)

Ce que l'on apprend sur la montagne

Vous est-il arrivé, au cours d'une promenade dans la montagne, de faire une halte dans l'herbe drue et d'observer pendant une heure la vie intense des insectes qui y fourmillent ? Tout un peuple de sauterelles fait éclater sa joie dans la lumière dorée !

Rien n'est plus curieux que de suivre ces petites bestioles vibrant de passions multiples. Elles vont et viennent, serrées dans leur corselet aux reflets d'émeraude, laissant trainer leurs pattes de derrière, dressant leurs antennes et s'arrêtant pour toiser, d'un air important et hautain les autres sauterelles, leurs frères et leurs sœurs qu'elles rencontrent. Quel orgueil !

Devant tant de vanité nous sourions avec un brin de pitié en nous disant : Que sont-elles ces petites sauterelles orgueilleuses devant la montagne imposante ? Que la gelée vienne cette nuit et demain nous trouverons leurs petits corps raidis, étendus dans l'herbe. A quoi leur aura servi leur sot orgueil ?

Savez-vous mes chers amis, que bien souvent nous ressemblons étonnamment à ces insectes dont la vie éphémère se passe à éblouir son entourage. Nous sommes trop souvent la sauterelle qui ne recherche que l'admiration. Ne les imitons pas. Ce qui est naturel pour elles ne saurait l'être pour nous. Leur vie est si courte et leur rôle si effacé que nul ne songerait à leur reprocher cet orgueil.

Si, en face de l'univers et de la gloire de Dieu, nous sommes des sauterelles, nous sommes des sauterelles auxquelles Dieu a donné une intelligence, une place à occuper dans la société et une tâche à remplir. Comment nous comportons-nous dans la société ? Comment vous conduisez-vous à l'école, à la maison, au jeu, vis-à-vis de ceux qui vous entourent ? Est-ce que le plus souvent nous ne cherchons pas à éblouir, nous aussi ?

Ne soyons pas des sauterelles orgueilleuses. L'orgueil nous rend non seulement ridicule aux yeux de ceux qui nous entourent, mais encore il nous empêche de remplir le but pour lequel nous avons été créés. L'orgueilleux est tellement fier de lui-même qu'il s' imagine tout savoir. Il se trompe, et s'il ne reconnaît pas son erreur il restera toute sa vie un ignorant. Au lieu de nous admirer nous-mêmes, cherchons ce qui est beau chez nos camarades et faisons disparaître notre personnalité. Soyons modestes. Rien n'est si admirable ni admiré que la modestie, que l'humilité. Comme la fleur modeste que nous connaissons bien, embaumons les lieux où nous nous trouvons, n'ayant d'autre désir que de réjouir le cœur de ceux qui nous entourent.

G.A.C.

Mon fils, écoute l'instruction de ton père et n'abandonne pas l'enseignement de ta mère. Car ce sera une couronne de grâce sur ta tête et un collier autour de ton cou. — Prov. 1 : 8-9.

Classes Infantines

DE L'ÉCOLE DU SABBAT

Leçon 2. — 11 juillet 1925

Jésus apaise la tempête. — Les démoniaques de Gadara.

Texte de la leçon : Luc 8 : 22-40.

Textes parallèles : Mat. 8 : 23-34 ; Marc 4 : 35 à 5 : 20.

Verset à apprendre par cœur : « Il commande même au vent et à l'eau, et ils lui obéissent. » Luc 8 : 25.

1. La foule suivait Jésus. Il guérissait les malades et enseignait à tous les merveilles vérités du royaume des cieux. Chaque jour Il reprenait son travail, prenant à peine le temps de manger et de reposer. Quelquefois, lorsqu'il était très fatigué, Il s'en allait dans un lieu tranquille et se reposait.

2. Jésus et ses disciples se trouvaient près de la mer de Galilée. Jésus dit : « Passons de l'autre côté du lac. » Ils renvoyèrent la foule et Jésus et les douze montèrent dans la barque.

3. « Un tourbillon fondit sur le lac, la barque se remplissait d'eau, et ils étaient en péril. Ils s'approchèrent et le réveillèrent, en disant : Maître, maître, nous périssons ! »

4. Un orage en mer est beaucoup plus terrible que sur terre. Le ciel devient tout noir, et la mer devient houleuse et sombre comme le ciel. Le vent ballote le bateau de côté et d'autre, les grandes vagues s'élèvent, recouvrent le bateau, le remplissent d'eau, si bien que le bateau est en danger de couler.

5. Quelques-uns des disciples étaient des pêcheurs, ils savaient guider leur bateau pendant la tempête, mais ce soir, toute leur force et leur habileté ne pouvait suffire à vider le bateau de l'eau qui le remplissait. Ils perdaient courage et croyaient qu'ils allaient couler. On eut dit qu'ils avaient oublié que Jésus était à bord. Lorsque la mort apparut certaine, ils se souvinrent de Lui et l'appelèrent. Ils furent surpris de constater qu'Il dormait paisiblement, et ils eurent l'impression qu'Il s'inquiétait bien peu de leur situation angoissante.

6. Bien que la tempête n'avait pas réveillé Jésus, Il entendit le cri de ses disciples qui demandaient de l'aide : « Seigneur, sauve, nous périssons ! » Jésus n'avait pas peur. A la création, c'est lui qui avait prononcé les paroles qui avaient rassemblé les eaux en un seul lieu, afin que le sec apparût. Il ne craignait pas les tempêtes, son souci principal était d'apaiser l'esprit agité de ses disciples.

7. « Pourquoi avez-vous peur ? leur demanda Jésus. Puis Il leur rappela le soin si tendre que Dieu prend de ses enfants, ajoutant : « Gens de peu de foi ! » « Alors il se leva, menaça les vents et la mer, et il y eut un grand calme. » Les disciples furent remplis d'étonnement et ils dirent : « Quel est celui-ci à qui obéissent même les vents et la mer ? »

8. Lorsque Jésus et ses douze disciples arrivèrent sur le rivage désert de l'autre côté du lac, ils rencontrèrent deux hommes qui n'étaient pas dans leur bon sens. Ces hommes étaient rudes et sauvages et vivaient parmi les tombeaux. On les gardait liés de chaînes et les fers aux pieds, mais ils avaient rompu leurs chaînes et s'étaient fait des coupures très profondes avec des pierres pointues. Les disciples s'enfuirent en voyant ces hommes mais Jésus se tint près d'eux et les regarda.

9. Ces hommes sauvages semblaient implorer le secours de Jésus, mais ils étaient tellement au pouvoir de Satan que lorsqu'ils ouvrirent la bouche les esprits de Satan les forcèrent à dire : « Qu'y a-t-il entre nous et toi, Fils de Dieu ? Es-tu venu ici pour nous tourmenter avant le temps ? »

10. « Il y avait non loin d'eux un grand troupeau de pourceaux qui paissaient. » Les esprits du diable savaient que Jésus allait les faire sortir de ces hommes, et ils « priaient Jésus, disant : Si tu nous chasses, envoie-nous dans ce troupeau de pourceaux. Il leur dit : Allez ! Ils sortirent, et entrèrent dans les pourceaux. Et voici, tout le troupeau se précipita des pentes escarpées dans la mer, et ils périrent dans les eaux. »

11. Ceux qui gardaient le troupeau de pourceaux s'enfuirent dans la ville et racontèrent ce qui s'était passé. Au lieu de se réjouir de ce que les deux hommes furieux avaient été guéris, les propriétaires des pourceaux ne songèrent qu'à la perte de leur troupeau. « Alors toute la ville sortit à la rencontre de Jésus ; et dès qu'ils le virent ils le supplièrent de quitter leur territoire. »

12. Au moment où Jésus allait entrer dans la barque, un des hommes qui avait été guéri s'approcha de lui et demanda la permission de le suivre ; mais Jésus lui dit de retourner dans sa maison et de dire à chacun ce que Dieu avait fait pour lui. C'est ce que cet homme fit, et lorsque Jésus retourna plus tard dans cette ville il y fut bien reçu.

QUESTIONS

1. Quel soin Jésus prenait-Il de la foule ? Pourquoi désirait-Il un endroit tranquille ?

2. Que dit-Il à ses disciples ? Comment se préparèrent-ils à passer de l'autre côté ?

3. Qu'arriva-t-il pendant la traversée ? La tempête était-elle forte ? Où était Jésus en cet instant ? Qu'est-ce que les disciples lui dirent ?

4. Décrivez une tempête sur mer. Pourquoi est-ce dangereux ?

5. De quoi certains disciples avaient-ils l'habitude ? Malgré leur habileté, que ne purent-ils pas faire ? A quoi s'attendaient-ils ? Qu'est-ce qu'ils paraissaient avoir oublié ? A quel moment se souvinrent-ils de Jésus ? De quoi furent-ils surpris ?

6. Qu'est-ce qui n'avait pas réveillé Jésus ? Cependant, entendit-Il l'appel de ses disciples ? Pourquoi Jésus n'avait-Il pas peur ? Quel était son plus grand souci ?

7. Que dit Jésus aux disciples effrayés ? Comment leur rappela-t-Il que Dieu prend soin de ses enfants ? Comment apaisa-t-Il la tempête ? Que dirent les disciples de Jésus ?

8. Que rencontrèrent-ils en abordant de l'autre côté ? De quoi ces hommes étaient-ils atteints ? Qu'avait-on fait pour les empêcher de nuire à leur entourage ? Qu'avaient-ils réussi à faire ? Que firent les disciples lorsqu'ils virent ces hommes ?

9. Que paraissaient-ils désirer ? Pourquoi étaient-ils incapables de demander de l'aide ? Que dirent-ils ?

10. Qu'est-ce qui paissait à une certaine distance de là ? Qu'est-ce que les mauvais esprits pensaient que Jésus allait faire ? Que lui demandèrent-ils ? Que dit Jésus ? Quel fut le résultat ?

11. Que firent les pâtres des pourceaux ? Pourquoi les gens de la ville auraient-ils dû se réjouir ? A quoi les propriétaires des pourceaux pensèrent-ils ? Que firent les habitants de cette ville ?

12. Qu'est-ce qu'un des hommes qui avait été délivré des mauvais esprits demanda à Jésus ? Que répondit Jésus ? Qu'est-ce que cet homme fit en reconnaissance de ce que Dieu avait fait pour lui ?

Leçon 3. — 18 juillet 1925

La fille de Jaïrus. — La femme malade.

Texte de la leçon : Marc 5 : 21-43.

Textes parallèles : Mat. 9 : 18-26 ; Luc : 8 41-56.

Verset à apprendre par cœur : « Prends courage, ma fille, la foi t'a guérie. » Mat. 9 : 22.

1. Lorsque les Gadaréniens invitèrent Jésus à quitter leur pays, le Sauveur partit immédiatement avec ses disciples. Ils retraversèrent la mer de Galilée et se trouvèrent bientôt sur le rivage ouest. « Une grande foule s'assembla près de lui. Il était au bord de la mer. »

2. « Alors vint un des chefs de la synagogue, nommé Jaïrus, qui, l'ayant aperçu, se jeta à ses pieds, et lui adressa cette instante prière : Ma petite fille est à l'extrémité ; viens, impose-lui les mains, afin qu'elle soit sauvée et qu'elle vive. »

3. Jaïrus était un homme très fier, un chef parmi les Juifs. Il est fort probable qu'il avait déjà appelé les meilleurs docteurs de l'endroit. Mais tout leur talent n'avait pas guéri son enfant qui était sur le point de mourir. Lorsque Jaïrus apprit que Jésus était là, il mit son orgueil de côté et s'en alla le trouver. Se prosternant devant Jésus, il le supplia de venir guérir sa fille.

4. Jésus se dirigea immédiatement vers la maison de Jaïrus ; mais la foule était si grande et Jésus était tellement pressé de côté et d'autre, qu'il avançait difficilement. Parmi la multitude qui l'entourait, il y avait une pauvre femme qui était malade depuis douze ans. « Elle avait beaucoup souffert entre les mains de plusieurs médecins, elle avait dépensé tout ce qu'elle possédait, et elle n'avait éprouvé aucun soulagement, mais elle était allée plutôt en empiquant. »

5. Cette pauvre femme avait entendu parler de Jésus. Elle se fraya un chemin à travers la foule qui suivait Jésus, « et toucha son vêtement. Car elle disait : Si je puis seulement toucher ses vêtements, je serai guérie. » Au même instant la maladie la quitta, et la force lui revint. Elle s'en retournait avec hâte, lorsque Jésus s'arrêta et dit : « Qui a touché mes vêtements ? »

6. Les disciples furent tout surpris et dirent : « Tu vois la foule qui te presse, et tu dis : Qui m'a touché ? » Alors, « la femme, effrayée et tremblante, sachant ce qui s'était passé en elle, vint se jeter à ses pieds, et lui dit toute la vérité. Mais Jésus lui dit : Ma fille, la foi t'a sauvée ; va en paix. »

7. Jésus se remit en route vers la maison de Jaïrus, lorsque des messagers vinrent vers le chef et lui dirent : « Ta fille est morte ; pourquoi importuner davantage le Maître ? Mais Jésus, sans tenir compte de ces paroles, dit au chef de la synagogue : Ne crains pas, crois seulement. »

8. « Et il ne permit à personne de l'accompagner, si ce n'est à Pierre, à Jacques, et à Jean, frère de Jacques. Ils arrivèrent à la maison du chef de la synagogue, où Jésus vit une foule bruyante et des gens qui pleuraient et poussaient de grands cris. » Les Juifs avaient l'habitude de payer des gens qui venaient pleurer et crier très fort dans la maison où se trouvait le mort.

9. Lorsque Jésus entra dans la maison, il dit à ceux qui pleuraient et qui poussaient des cris : Pourquoi faites-vous du bruit, et pourquoi pleurez-vous ? L'enfant n'est pas morte, mais elle dort. Et ils se moquaient de lui.

10. « Alors, ayant fait sortir tout le monde, il prit avec lui le père et la mère de l'enfant, et ceux qui l'avaient accompagné, et il entra là où était l'enfant. Il la saisit par la main, et lui dit : ... Jeune fille, lève-toi, je te le dis. Aussitôt la jeune fille se leva et se

mil à marcher ; car elle avait douze ans. Et ils furent dans un grand étonnement. Jésus leur adressa de fortes recommandations, pour que personne ne sût la chose ; et il dit qu'on donnât à manger à la jeune fille. »

11. Cette leçon nous apprend que Jésus a la puissance de faire revivre les morts. Le jour viendra bientôt où tous ceux qui sont dans leur tombeau entendront sa voix et reviendront à la vie.

QUESTIONS

1. Qu'est-ce que les Gadaréniens avaient dit à Jésus ? Où se rendit-il ? Qu'est-ce qui montre qu'il était le bienvenu dans cette contrée ?

2. Qui vint à Jésus ? Qu'est-ce qui se passait chez Jaïrus ? Quelle est la requête que Jaïrus fit ? Comment montra-t-il qu'il était sincère ?

3. Qu'est-ce que Jaïrus avait consulté avant de venir vers Jésus ? La maladie de sa fille était-elle grave ? Que fit-il dans sa douleur ?

4. Que firent Jésus et ses disciples ? Qu'est-ce qui les empêchait d'avancer rapidement ? Parlez de la pauvre femme qui suivait Jésus. Quels efforts avait-elle déjà faits pour être guérie ?

5. Lorsqu'elle fut près de Jésus que fit-elle ? Qu'en résulta-t-il ? Que dit Jésus ?

6. Pourquoi ces paroles surprirent-elles les disciples ? Que fit la femme ensuite ? Quelles sont les paroles réconfortantes que Jésus lui adressa ?

7. Alors qu'ils continuaient leur chemin, quel est le message qu'on apporta à Jaïrus ? Comment Jésus encouragea-t-il le chef ?

8. A qui seulement Jésus permit-il de l'accompagner ? Quelle coutume accomplissait-on lorsqu'ils entrèrent ?

9. Qu'est-ce que Jésus dit à ceux qui pleuraient ? Comment montrèrent-ils leur doute ?

10. Qui entra dans la chambre où l'enfant était étendue ? Que dit Jésus et que fit-il ? Qu'arriva-t-il ? Quel âge avait la petite fille ? Quel ordre Jésus donna-t-il ?

11. Qu'est-ce que cette leçon nous enseigne ? Quel est le moment qui est proche ?

NÉCROLOGIE

L'église de St-Hippolyte-du-Fort a le pénible devoir d'annoncer la mort de notre chère sœur Louise MALIGNAS, belle-mère du frère André Hirsbrunner, décédée le 25 mars à l'âge de 64 ans, après une pénible maladie.

Le frère E. Fawer, appelé pour la circonstance, a parlé devant un auditoire nombreux et attentif sur l'état inconscient des morts, qui, dans le repos, attendent la résurrection.

A. TOUREILLE.

LA REVUE ADVENTISTE

Journal paraissant deux fois par mois

Rédaction et Administration :

DAMMARIE-LES-LYS (S.-et-M.), France

Prix de l'abonnement :

	1 an	6 mois
France, Belgique et Colonies	12 fr.	7 fr.
Etranger (argent français)	14 fr.	8 fr.
Suisse (argent suisse)	6 fr.	3 fr. 50

AGENTS :

PARIS, 1 Nicolas Roret, 13e LYON, 3 Ste Marie-des-Terreux
STRASBOURG, 144 Grand'Rue LAUSANNE, 1 av. de Beaulieu
BRUXELLES, 174 Bd Anspach ALGER, 2 rue Robert Estoublon

REVUE ADVENTISTE

La semaine de renoncement

La semaine du 5 au 11 juillet a été désignée par le comité des missions comme semaine de renoncement pour cette année. Tous les ouvriers de nos conférences et de nos institutions sont invités à donner à l'œuvre le salaire de cette semaine dans la mesure du possible. Tous les membres de nos églises sont aussi encouragés à faire ce même sacrifice s'ils le peuvent. Il y en a sans doute qui pourront donner plus que le salaire d'une semaine. D'autres au contraire ne pourront peut-être en donner qu'une partie.

Les besoins des champs missionnaires étrangers sont grands, et tous sont invités à participer de tout leur cœur à cette semaine de renoncement et de sacrifice.

A.-V. OLSON.

A Collonges, douze élèves ont terminé leurs études cette année.

A Pontarlier, frère Duc a pris 46 abonnements à *Vie et Santé* en 18 heures.

L'assemblée de la Conférence belge aura lieu du 7 au 12 juillet, et non pas du 22 au 27 comme cela avait été annoncé.

Sœur Armengaud, professeur de langue et de littérature française à Collonges s'est arrêtée à Melun, se rendant au Havre, son champ d'activité pour cet été.

Entre le 12 et le 22 mai, quatre missionnaires et leurs familles ont quitté les Etats-Unis, respectivement pour la mission du lac Titicaca, l'Afrique du Sud, les îles Bahama et l'Italie.

Nous apprenons la mort de frère Spencer-N. Curtiss, survenue le 23 mai à Mountain View, Californie. Frère Curtiss a joué un rôle prépondérant dans le développement de notre œuvre de publication.

Les sœurs E. Retournat et J. Bardiaux viennent de terminer le colportage de la ville de Bône (Algérie), où elles ont laissé 100 *Rayons de Santé* et 350 *Epidémies*. Elles dirigent maintenant leurs pas vers Scuk-Aras.

Aux Indes, un rajah a fait don à notre mission de Telegu d'un bâtiment non terminé et de 10.000 roupies pour l'installation d'un hôpital. Nos frères espèrent que cette institution pourra ouvrir ses portes le 1^{er} août.

Une petite fille, Herminie-Louise, est née le 10 juin chez frère et sœur von Kaenel. L'heureux papa est contremaître de notre atelier de reliure de Dammarie-les-Lys. Nous le félicitons, ainsi que sa compagne, et nous formons des vœux pour cette toute petite qui va bientôt grandir sous le soleil haïtien.

Frère Gustave Roth s'est embarqué pour Haïti le 10 juin. Nous lui souhaitons un heureux voyage et les plus précieuses bénédictions du ciel à l'occasion

de son nouveau séjour sous les tropiques. Nous serons heureux d'insérer sa photographie dans notre prochain numéro.

Dans une ville des îles Philippines le juge de paix et soixante autres personnes observent régulièrement le Sabbat et attendent le retour du Christ. Cet intérêt a été créé par une *Grande Controverse* en espagnol vendue par un colporteur au juge de paix. Il n'y a pas un seul membre baptisé dans cette ville.

Nous avons reçu le premier numéro de l'*Eclaireur du Nord*, bulletin des colporteurs adventistes du Nord de la France. Nous y lisons que les frères M. Ringoot et R. Guenin vont colporter à Lille, Couchaux et Dudragne à Angers, Fuchs et Veuthey à Paris, Jaccard à Melun, Koch à Laon et Zéphirin à Amiens. Les sœurs A. Badaut et Deshayes vont à Calais.

Au Bengale, dont la population est de 47 millions d'âmes, une personne meurt de malaria chaque minute et demie, de pneumonie chaque trois minutes, de choléra chaque quatre minutes, de tuberculose toutes les cinq minutes, de typhoïde toutes les six minutes, de tétanos tous les quarts d'heure. Pour faire face à cette situation, il n'y a au Bengale qu'un docteur par 42.000 habitants. L'Inde a besoin de médecins.

Frère Pache place *Vie et Santé* à Pontarlier. En deux jours, sur cinquante ménages visités, il a obtenu 31 abonnements, vendu 15 numéros et n'a essuyé que quatre refus. Frère Pache demande 2.000 exemplaires du prochain numéro. Nous sommes heureux au delà de toute expression de voir notre journal d'hygiène prendre pied en France. Et ceci, nous l'espérons, n'est qu'un tout petit début, en comparaison de ce qui se fera certainement à l'avenir.

A l'Assemblée générale du Nord de la France, qui aura lieu à Melun du 29 juillet au 2 août, un restaurant sera organisé par les soins de l'église de Melun. Afin de simplifier le service et de faciliter les plans, les personnes qui pensent assister à cette assemblée et prendre les repas au dit restaurant, sont priées de le faire savoir. Nous rappelons que les frères et sœurs qui désirent qu'on leur retienne des chambres doivent s'annoncer assez tôt. Adresser toute correspondance à L.-E. Borle, Dammarie-les-Lys, Seine-et-Marne.

Voici un témoignage rendu par un indigène du Nyassaland, et traduit en français :

« Ce soir, je veux tout particulièrement remercier le Seigneur parce qu'Il m'a permis d'apprendre à lire. Lorsque de faux docteurs s'approchent et disent : « Pourquoi attendez-vous le retour du Seigneur ? Il est déjà venu ! » je pourrais me laisser entraîner loin de la vérité, comme cela arrive à d'autres si je ne pouvais ouvrir ma Bible et lire ce que le Seigneur dit concernant sa seconde venue. Cela m'affermirait dans la foi et je sais en qui je crois. C'est pourquoi je remercie le Seigneur de ce qu'Il m'a rendu capable de lire sa Parole. »

Le rédacteur : MAURICE TIÈCHE

Le gérant : SAMUEL BADAUT

Librairie *Les Signes des Temps*, 1, av. de Beaulieu Lausanne